



Justice est faite, la trahison a sa réponse

Je n'ai jamais été troublée par l'attrait de l'or. Si une tentation parasite de ce genre devait vagabonder dans ma direction, mes souvenirs se lèveraient telle une foule en colère et la matraqueraient à mort. Quiconque a vu quelques vingtaines de chasseurs de trésor aller au devant d'une mort insensée comprendra ce que je veux dire, comme toute personne dont la vie fut échangée pour une poignée de pièces de monnaie.

Néanmoins, je ne peux nier que l'argent est parfois utile. Le prêtre Vanir Shornish baignait littéralement dedans et les honoraires qu'il m'octroya pour retrouver une relique de l'un des nombreux dieux de son peuple furent d'une générosité presque obscène. J'avais fait transiter une grande partie de ces honoraires via des messagers de confiance afin de payer mon passage sur un navire à destination du nord, et pourtant je pouvais encore ressentir le poids des pièces dans la bourse cousue à mon baudrier de cuir robuste, habilement dissimulée derrière la gaine qui contenait un couteau nouvellement acheté.

Cette bourse renfermait également une ancienne carte, fruit d'une magie maléfique, écrite sur un parchemin en peau de baleine. Si les marins qui me donnaient du « maître » et du « dame » (car l'argent permet également de s'offrir de beaux vêtements et un respect dévoyé) avaient su que je transportais

un tel objet, ils m'auraient probablement jetée par-dessus bord en un clin d'œil, de préférence avec une ancre enchaînée au cou. J'aurais fait la même chose à leur place.

Un petit homme bruni par le soleil vint à ma rencontre avec un large sourire et la démarche chaloupée d'un marin. J'étais appuyée contre le bastingage, observant le crépuscule réveiller les étoiles et m'imprégnant des embruns salés comme un chat s'abreuve de la lumière du soleil. J'avais passé la majeure partie du voyage sur le pont, et ce pas uniquement pour la joie que j'éprouvais à la vue, au son et au ressenti de la mer. Seules deux cabines se trouvaient sous le pont. L'une était celle du capitaine, l'autre celle de la putain du navire. Comme il n'était pas jugé convenable pour une dame de partager les dortoirs des marins, je dormais avec la gamine au teint anémié qui s'occupait d'eux.

« Que la soirée vous soit agréable, maîtresse », dit-il gaiement, « et c'en est une en vérité ! Si les vents se maintiennent, nous atteindrons le port de Chiron avant minuit. »

Quelque chose ne tournait pas rond. Ma nature est liée à l'eau : la plupart des druides se verraient déboussolés dans la clairière d'une forêt avant que je ne perde mes marques en mer.

Je m'écartai du bastingage et me retournai pour faire face au marin. « Si tôt ? Nous n'étions pas censés accoster avant l'aube.

Oui, mais le nouveau maître d'équipage, le neveu du capitaine, vous voyez de qui il s'agit ? Il a lu le quadrant et corrigé notre cap. »

Une sensation familière de picotement commença à se faire sentir à la base de ma nuque, telle des araignées minuscules et glaciales glissant le long de ma tunique et remontant jusque sous mon bandeau. J'avais rencontré le maître d'équipage : un jeune homme fier qui en savait juste assez pour être dangereux. J'avais déjà vu des gens de son espèce parmi les érudits potentiels qui affluaient pour étudier auprès de mon capitaine-aventurier, si pénétrés de leur propre importance qu'il ne restait aucune place pour que leur savoir livresque tant vanté se modèle et se façonne en quoi que ce soit qui ressemble à du bon sens.

« Il a changé notre cap ? En quelle mesure ? »

Le marin poussa un doigt sous son foulard et se gratta la tête en réfléchissant à cela. Il examina la puce luttant pour se libérer de la saleté sous un ongle crasseux, avant de la jeter d'une pichenette dans la mer. « Eh bien, vous avez entendu parler de l'étoile du Déluge ? »

Qui en Osirion n'en avait pas entendu parler ? Une étoile rose pâle qui apparaissait dans le ciel peu avant les pluies de printemps. La nuit où elle se levait était célébrée par des festivals et des rituels dédiés aux dieux. Ces rites seraient particulièrement fervents cette année. L'an dernier, le niveau de la crue annuelle du fleuve avait été bien éloigné de l'obélisque de Marqueseaux. La sécheresse n'était pas encore grave, mais une nouvelle année sans davantage de pluies pourrait être désastreuse. L'étoile du Déluge était considérée comme un bon présage et son apparition était attendue avec impatience, bien que cette année...

Soudain, je connus la source de mon malaise. Je saisis le poignet du marin avant qu'il ne puisse reprendre sa chasse aux puces.

« Avez-vous vu le maître d'équipage procéder à cette mesure ? Où a-t-il pris ses marques ? »

Il fronça les sourcils, décontenancé par le sentiment d'urgence dans ma voix. « L'étoile rose, juste au-dessus... »

Sa main se figea dans l'acte de désignation et son visage s'affaissa sous le coup de la surprise et de la peur.

Le ciel était à présent pratiquement noir et les étoiles de la constellation du Crocodile, à l'éclat plus faible au moment du printemps, étaient apparues. La seule étoile rose visible était la troisième en partant de l'extrémité du museau du crocodile. Plus bas, là où l'étoile du Déluge aurait dû se trouver, rien ne brillait et seules les ténèbres s'étendaient.

« Sécheresse et damnation », jura-t-il à voix basse. « Le capitaine ne me remerciera pas de lui apporter ces nouvelles. Il est très attaché à son neveu. »

Il est bien plus attaché à son bateau. Est-il dans sa cabine ? »

Le marin s'éclaircit la gorge. « Dans la *vôtre*, plus probablement. »

Je me hâtai de gagner l'échelle conduisant sous le pont et de descendre dans la cale. La porte de la cabine de la putain était verrouillée. J'y tambourinai jusqu'à ce que le loquet s'ouvre d'un coup sec et que le capitaine se tienne dans l'embrasure, boutonnant son pantalon et me foudroyant du regard. Il parut surpris de me voir, comme si je n'avais aucun droit d'utiliser cette pièce car je n'en avais pas payé l'usage en bon argent.

« Nous ne sommes pas sur le bon cap », dis-je sans ambages. « Le maître d'équipage s'est basé sur la mauvaise étoile pour lire son quadrant. »

Le capitaine poussa un soupir qui siffla entre ses dents.

« Avec tout le respect, maîtresse Channa, le maître d'équipage Mozar connaît son métier. Qu'est-ce qui vous incite à penser... »

Je ne pense pas. Je *sais*. »

L'heure n'était ni à la discussion ni aux explications. Mon regard parcourut une rangée de tonneaux, ne s'arrêta ni sur la bière, ni sur l'eau potable, mais se posa sur un tonneau ouvert rempli d'eau salée et de petits poissons agiles qui servaient d'appâts pour les espadons. Je décrochai une timbale de fer blanc et y recueillit un peu d'eau, avant d'en verser au travers des doigts de ma main libre tout en murmurant un sort de trois mots. J'avalai environ la moitié de l'eau restante d'une gorgée et tendis la timbale au capitaine.

Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il comprit ce que j'avais fait. Juste pour en être sûr, il renifla la timbale avant d'y tremper ses lèvres.

« Fraîche comme celle d'un ruisseau de montagne », s'émerveilla-t-il, tenant délicatement la timbale d'eau douce des deux mains. Il leva les yeux sur moi avec un mélange de crainte et d'avarice. « Si vous m'aviez dit que vous étiez une sorcière de l'eau, je vous aurais offert le libre passage. »

Je parvins, tout juste, à réprimer un reniflement de dérision. Si je lui avais dit que j'étais une « sorcière de l'eau », j'aurais tout aussi bien pu terminer avec des chaînes telles que celles de la putain.

« Nous ne sommes pas sur le bon cap », répétai-je. « Nous nous dirigeons vers les Rochers des hommes-poissons. »

Ceci l'incita finalement à passer à l'action. Il gravit l'échelle en rugissant, exigeant qu'on lui apporte les cartes du ciel, le sextant et le cul de son neveu pour le botter.

La première secousse de l'impact manqua de me renverser. Le navire hurla lorsque sa quille de bois racla contre un rocher invisible. Un tonnerre de bruits de course retentit à travers le pont, suivi du grincement d'une bôme en train de tourner et du battement de la toile s'affaissant soudainement. Puis vint un claquement tonitruant lorsque les voiles prirent le vent. Je me retins dans l'embrasure de la porte ouverte tandis que le navire tournait fortement sur l'arrière.

Plusieurs instants frénétiques passèrent avant que nous ne soyons en sécurité, loin des Rochers des hommes-poissons, l'un des pires cimetières de navires au large des côtes d'Osirion et du Katapesh. Lorsque j'apparus sur le pont, les marins avaient le visage pâle et l'expression sinistre, parlant entre eux à voix basse de mauvais présages. À ma grande surprise, ils paraissaient plus préoccupés par la « disparition » de l'étoile du Déluge que par le naufrage évité de justesse.

Selon moi, il s'agissait d'un mystère facilement élucidé. Tous les cinquante ans environ, le monde que les érudits nomment Aucturn venait s'aligner avec notre Golarion. En de très rares occasions (peut-être six ou sept fois dans l'histoire documentée), le parcours des mondes et des étoiles est tel qu'Aucturn cache l'étoile du Déluge qui se lève. Je fus informée de cela par mon capitaine-aventurier, Gham Banni. Comme il est considéré comme un homme instruit et, plus

important encore, qu'il ne m'a jamais menti, j'ai tendance à croire cette histoire.

Je ne serai jamais une érudite, mais je sais une chose : parler de présages et de mauvais augures est ridicule. Les cartes du ciel sont parfaites pour la navigation, mais pas pour les prédictions. Peut-être les gens admettront-ils un jour que le temps des prophéties est passé et qu'ils accepteront la responsabilité de leurs propres décisions ?

Mouais. Ceci adviendra le lendemain du jour où les hommes-poissons seront devenus des créatures de lumière et de vertu. Dégoûtée par les superstitions des marins et par ma propre et momentanée plongée dans l'optimisme, je me retirai dans la cabine des femmes.

La putain se tenait prêt du hublot, sirotant du vin dans une bouteille d'argile et regardant fixement l'obscurité au dehors. Elle profitait sans nul doute d'un rare moment de liberté. Un tas de chaînes aux maillons fins gisaient sur le lit, ôtées pour le confort et l'agrément de son plus récent visiteur. Sa robe orange vif, la marque de sa profession, semblait luire dans la faible lumière des lampes et sa peau de fille du nord était de la teinte approximative du ventre d'un poisson. Elle me jeta un coup d'œil lorsque j'entrai avant de retourner son regard vers la mer. Puisque je ne désirai rien d'elle, elle n'avait aucun besoin de s'intéresser à moi. Je n'avais aucune objection à cet arrangement.

Je m'assis à la table minuscule et écartai de la main ses pinceaux et ses pots de maquillage. Sortant du papier et de l'encre de mon paquetage, je m'attelai à consigner les détails de mes voyages. Ce devoir accompli, j'extirpai la vieille carte de sa cachette et la déroulai afin de l'étudier plus en profondeur. D'après la lettre que m'avait montrée Vanir Shornish, mon capitaine-aventurier croyait que Xanchara, la ville perdue de la légende, existait vraiment. Il m'était quelque peu plus difficile de m'en convaincre.

Une brusque et forte inspiration attira mon regard sur la porte. Je ne l'avais pas entendue s'ouvrir par-dessus les bruits de la mer qui s'agitait. Le marin pouilleux qui m'avait accueillie plus tôt me regardait fixement, ses yeux exorbités lui donnant l'aspect d'une

carpe échouée. Il désigna la carte d'un doigt tremblant. « Ce... n'est pas ce que je crois que c'est. C'est impossible.

Si vous le dites. »

Il enfouit ses deux mains dans sa chevelure et parut être sur le point de hurler de panique. « Ce parchemin a été fabriqué par les hommes-poissons, il est maudit par les hommes-poissons. Et voilà que nous sommes à peine dégagés des Rochers des hommes-poissons. C'est un objet maléfique. Un mauvais présage!

C'est une vieille carte. »

Il se rua dans la pièce et agita un doigt accusateur devant moi. « C'est un appel aux hommes-poissons ! Et s'ils venaient le récupérer ? »

Je me levai pour lui faire face, me déplaçant de sorte à me tenir entre la porte et lui. « À moins que quelqu'un dans cette pièce ne leur lance un message dans une bouteille lestée, je ne vois pas comment ils découvriraient son existence.

Les hommes-poissons en ont le pouvoir », insista-t-il. « Il faut en parler au capitaine. »

Derrière lui, j'entendis le faible cliquetis d'une chaîne contre une surface dure. Un sourire fit se dresser un coin de mes lèvres lorsque je me rendis compte qu'un autre message avait été par mégarde envoyé et reçu.

J'écartai les mains en geste de reddition et fit un pas de côté. « Ce que vous allez faire. »

La putain le frappa avant qu'il ne puisse faire un pas. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et il s'effondra en avant pour atterrir dans mes bras. Je l'amenai au sol et levai les yeux sur la femme qui m'avait probablement sauvé la vie.

Je perçai pour la première fois le somptueux henné et le kôhl pour voir des joues creusées par la faim et des yeux qui avaient le genre de ruse que pourrait reconnaître un chacal solitaire. Elle souleva la cruche de vin, d'où pendait une longueur de sa chaîne.

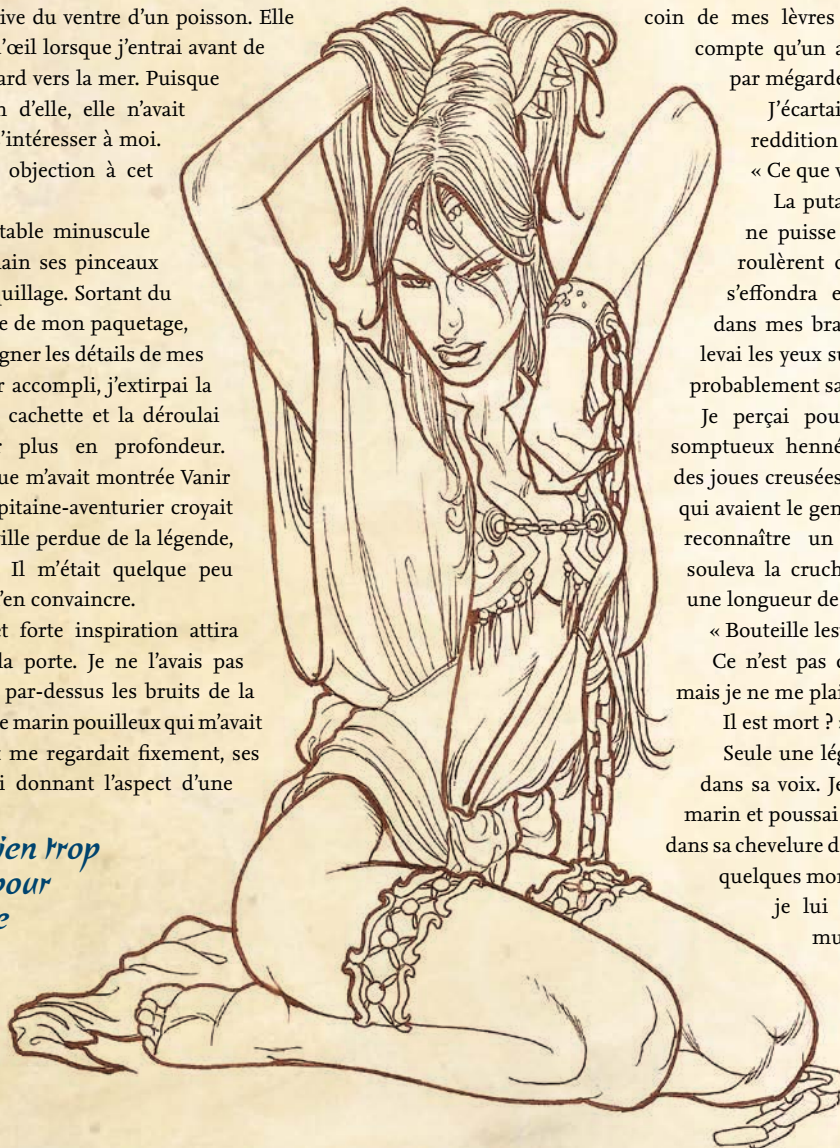
« Bouteille lestée. Bonne idée.

Ce n'est pas ce que j'avais à l'esprit, mais je ne me plains pas.

Il est mort ? »

Seule une légère curiosité résonnait dans sa voix. Je fis basculer la tête du marin et poussai des doigts explorateurs dans sa chevelure détrempée de sang. Après quelques moments de tâtonnements, je lui assurai qu'il vivrait et murmurai le sort qui le ferait entrer dans un sommeil guérisseur : un état qui, plutôt

« Rees est bien trop intelligente pour être digne de confiance. »



commodément, durerait jusqu'à ce que le bateau ait atteint le port.

Lorsque sa respiration se stabilisa et s'approfondit, je levai la tête et mon regard rencontra celui de la femme du Nord. Il recérait, à presque égale mesure, une imploration d'aide et la menace du chantage.

« Faites-moi quitter ce navire », dit-elle doucement.

Je me rassais sur mes talons et envisageai mes options. Après un instant, je haussai les épaules et dit : « Enlevez votre robe. »

Elle se déshabilla sans hésitation. Il nous fallut nous y prendre à deux pour dévêtir le marin et pousser à grand-peine son corps inerte dans la robe orange. Elle enfila rapidement les vêtements de l'homme, après que nous l'eûmes fait rouler sur le lit. Tous deux étaient aussi minces que des vipères jumelles et d'une stature à peu près identique, mais sa peau pâle la trahissait au premier coup d'œil. Une fois de plus, la pensée de la femme du Nord fut aussi rapide que la mienne. Elle s'assit à la table et tendit la main vers un pot de henné. Elle y versa une pointe d'huile de lampe jaune terne et une goutte d'encre de ma bouteille, y mélangeant plus d'encre, qu'elle incorporait goutte à goutte, jusqu'à ce que le résultat soit une nuance de brun située quelque part entre la teinte de la peau du marin et la mienne.

« Son nom était Rees », dit-elle, tandis qu'elle lissait l'onguent sur son visage. « Vous n'avez qu'à m'appeler ainsi. »

J'observai sa transformation derrière des yeux plissés. Après un moment, je jetai un coup d'œil à sa chaîne abandonnée. Elle se terminait par un bracelet fermé à clé. Je le libérai du dernier maillon du bout de la botte. Le nom *Narval bleu* (le nom du navire) était gravé à l'intérieur. Tandis que « Rees » était affairée à faire entrer sa chevelure sous le foulard du marin, je ramassai le bracelet et le laissai tomber dans mon paquetage.

« Chiron est une petite île », observai-je. « Ils vous retrouveront. »

Le miroir refléta un sourire amer. « Pas si je les retrouve d'abord. »

Ah ? »

Rees se retourna pour me faire face. « Ma maîtresse m'a vendu à ce navire lorsqu'elle m'a surpris au lit avec son serviteur préféré. J'ai l'intention de l'étrangler avec les chaînes qu'elle m'a forcé à porter. »

Et ensuite ?

Je me fiche de ce qu'il adviendra ensuite ! Si vous aviez été esclave, vous comprendriez », dit-elle d'une voix grave et passionnée. « Vous feriez la même chose. »

M'entendez-vous soutenir le contraire ? »

Rees cligna des yeux. « Hum. Tout va bien, alors. »

Mais ne vous servez pas de la chaîne, à moins que vous ne vouliez qu'elle vous entende venir à deux rues à la ronde. » Je déroulai l'éclatante écharpe de soie qui recouvrait ma chevelure noire coupée court et de longues oreilles d'elfe.

Ses yeux sortirent de leurs orbites. « Dieux du ciel ! Vous êtes... »

Demi-elfe », répondis-je d'un air las, trop habituée à sa réaction.

Les demi-elfes étaient rares en Osirion et je ne ressemble en rien à ce que l'on peut attendre d'un demi-elfe. Ma mère était une femme du Geb, et j'avais la stature et les traits marqués et

fiers communs aux individus les plus basanés de ce pays. Le sang de mon père elfe avait éclairci ma peau jusqu'à ce qu'elle soit de la chaude nuance de brun courante chez les humains du nord de l'étendue Mwangi. C'est ce que la plupart des gens pensaient que j'étais.

Un sourire fendit le visage noirci de Rees et elle tendit la main comme pour toucher une de mes oreilles. L'expression sur mon visage lui fit changer d'avis, mais pas d'humeur. « Parfait », dit-elle joyeusement. « Chaque homme sur ce navire réagira devant vous de la même façon que je l'ai fait et aucun ne me regardera de plus près. »

Elle était vive d'esprit. C'était presque un plaisir d'avoir affaire à quelqu'un capable de rester en phase avec ma pensée.

« Et quelqu'un vous a assurément vue entrer dans cette cabine, suivie de ce marin. Ils supposeront que nous avons passé la nuit au lit tous les trois et ne s'étonneront pas de voir "Rees" quitter le bateau avec vous. Il aime boire après », ajouta-t-elle en guise d'explication. « Une nuit passée avec nous deux l'enverrait courir jusqu'à la taverne la plus proche, avec une soif assez grande pour vider un tonneau de vin jusqu'à la lie. »

Je ferais peut-être mieux de penser un peu plus vite qu'à l'accoutumée en ce qui concerne Rees, me fis-je silencieusement la remarque.

Mon tout nouvel intérêt pour l'argent mourut peu de temps après que Rees et moi partîmes chacune de notre côté dans le port de Chiron.

Pour toute personne de bon sens, et encore plus pour une druidesse, l'excès est plus susceptible d'inspirer le dégoût que l'envie. Mille gloutons s'empiffrant à des tables débordantes de nourriture, se gavant des deux mains et exigeant encore et toujours plus, voilà ce que je vis en contemplant Chiron.

Le port en eau profonde était assez bien tenu, plus propre et géré plus efficacement que la plupart des ports. Le marché au-delà des quais était somptueux mais pas trop dépayçant. Mais c'est par-delà le port que s'étendaient les domaines fortifiés et les palais marbrés, les demeures des riches marchands et des capitaines de marine, chacune plus grande et plus indécente d'extravagance que l'autre.

Je n'eus aucun mal à trouver la demeure de Bezaloo Hinder, le marchand qui avait vendu à Vanir Shornish son « charmant petit animal », un éléphant bleu miniature qui était, en réalité, une créature aux airs de diabolotin particulièrement vicieuse. Je voulais savoir pourquoi ce Bezaloo considérait que la relique que recherchait Vanir valait le risque de frayer avec des diabolotins.

Les marchands de vin, semblait-il, s'en sortaient très bien. Sa demeure était énorme, construite d'une pierre grise sur le bord d'une falaise escarpée et rocheuse. En dépit de sa taille, les domestiques brillaient étrangement par leur absence. Je n'eus aucun problème à franchir le portail d'entrée avec les commerçants qui apportaient des provisions aux dépendances, aucun mal à m'attarder derrière et à trouver une porte ouverte. Escalader le mur de pierre rugueuse jusqu'au deuxième étage et me glisser par une fenêtre ouverte fut la simplicité même.

J'avais à moitié parcouru le couloir plongé dans l'obscurité lorsque j'ai trouvé le premier cadavre. Une femme de chambre, guère plus qu'une petite fille, était assise sur le sol, ses jambes maigres écartées et son corps affalé contre un vase

surdimensionné. Sa chevelure tressée et ses vêtements blancs étaient propres et soignés, mais sa tête était inclinée selon un angle impossible. Elle était morte rapidement, sans aucune chance de riposte.

Je m'accroupis près d'elle et vis les minces filets de sang séché qui avaient coulé le long de sa nuque. Quatre petites marques de morsure se trouvaient juste sous sa mâchoire, de minuscules croissants s'enfonçant profondément dans sa peau. Une créature dotée de petites mains puissantes l'avait frappée avec suffisamment de force pour lui briser le cou. D'après la forme et la position de ces croissants, son agresseur lui avait fait face lorsqu'il l'avait attaquée, et tuée d'un unique coup du revers de la main. De plus, à en juger par la taille et l'envergure de ces mains, la créature était petite, trop petite pour atteindre le visage de la fille, à moins qu'elle n'ait eu des ailes.

Un autre domestique gisait dans l'escalier voisin, mais mon regard se fixa sur l'homme chauve et richement vêtu allongé sur le sol de marbre en contrebas.

La créature avait pris son temps avec Bezaloo Hinder. Ses vêtements avaient été lacérés par de petites griffes, sa chair déchiquetée par de petites dents tranchantes. De petites bouchées de chair jonchaient le sol, comme si elles avaient été arrachées au corps avant d'être recrachées, comme par jeu, de manière similaire aux gamins des rues qui s'amusaient à cracher des graines de melon le plus loin possible.

Il semblait que le diabolotín était arrivé avant moi.

Je me relevai lentement, essayant de donner du sens à ce nouveau développement. Peut-être Bezaloo avait-il vendu de bonne foi « l'éléphant » miniature à Vanir Shornish, sans comprendre sa véritable nature. Il était plus vraisemblable qu'une tierce personne, quelqu'un qui avait constaté que Vanir s'abreuvait largement des denrées du marchand de vin, lui avait envoyé le diabolotín.

Oui, c'était probablement ce qui s'était produit. Vanir avait mentionné qu'il n'avait remarqué aucun vide conséquent dans sa bourse, rien qui puisse expliquer l'achat d'un animal aussi exotique.

Ce qui était sûr, c'est que quelqu'un d'autre était impliqué. Les diabolotíns et les démons ne

vagabondaient pas dans le plan Matériel à volonté : ils devaient être invoqués.

Je quittai la demeure par une sortie latérale et me mis en route vers la porte la plus proche du port. Il me fallait trouver un passage sur un autre navire. Le capitaine et l'équipage du *Narval bleu* auraient appris à cette heure ma participation à la libération de la putain de leur navire. Ils étaient peu susceptibles de m'accueillir de nouveau. Je ne leur aurais pas fait confiance s'ils l'avaient fait.

Le tintement de cloches retentit depuis le port, le signal indiquant une déclaration imminente. Un crime avait été commis et tous devaient, selon la loi, écouter la proclamation à venir et la relayer jusqu'à ce que le criminel soit capturé. Sur une île, cette méthode était sans aucun doute hautement efficace. Je marquai une pause pour écouter, bien que j'eusse une assez bonne idée de la suite des événements.

Un murmure bas et lointain se répandit à travers les rues comme une tempête de sable, gagnant rapidement en force à mesure que le message se frayait un chemin jusqu'au manoir de Bezaloo sur la falaise. De toute évidence, les gens réagissaient avec empressement lorsque la victime était une femme riche.

« Channa Ti », hurla une voix venue de la rue qui s'étendait au-delà des murailles extérieures de

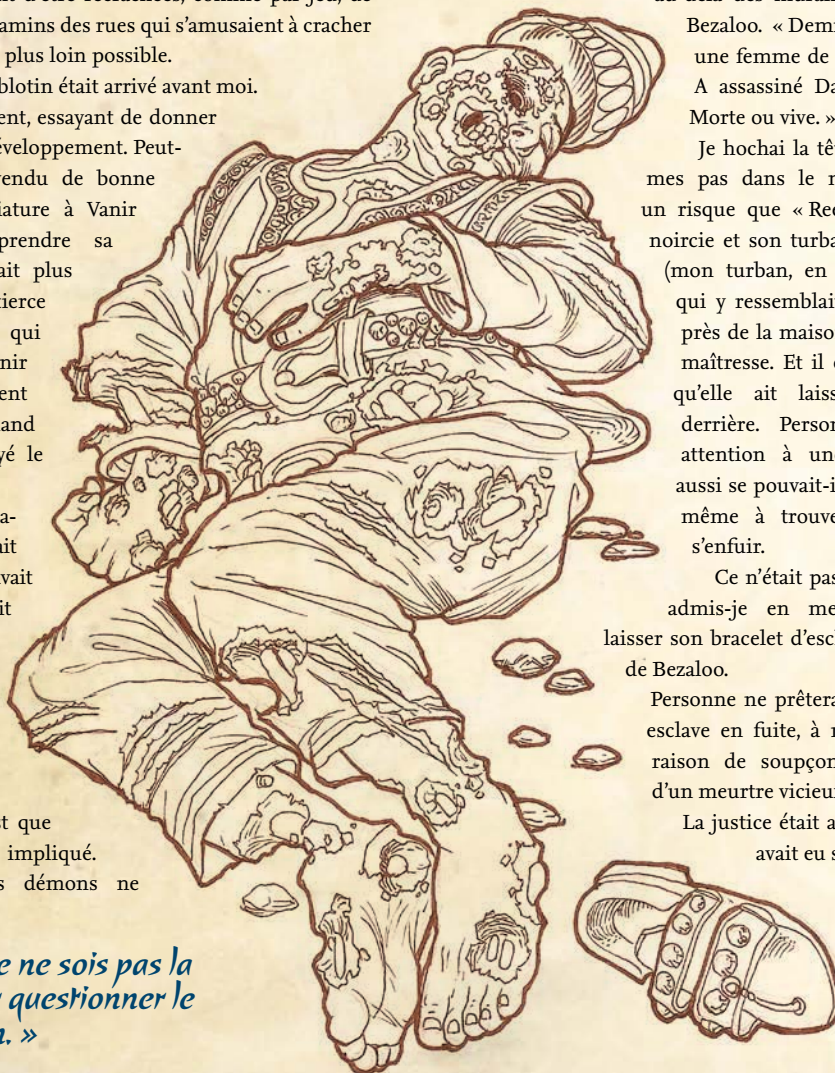
Bezaloo. « Demi-elfe, ressemble à une femme de l'étendue Mwangi. A assassiné Dame Pizante Ross. Morte ou vive. »

Je hochai la tête en revenant sur mes pas dans le manoir. Il existait un risque que « Rees », avec sa peau noircie et son turban de couleur vive (mon turban, en fait, ou un autre qui y ressemblait) se fasse repérer près de la maison de son ancienne maîtresse. Et il était très probable qu'elle ait laissé mon écharpe derrière. Personne ne prêterait attention à une esclave évadée, aussi se pouvait-il qu'elle parvienne même à trouver un moyen de s'enfuir.

Ce n'était pas un mauvais plan, admis-je en me penchant pour laisser son bracelet d'esclave près du corps de Bezaloo.

Personne ne prêterait attention à une esclave en fuite, à moins d'avoir une raison de soupçonner cette esclave d'un meurtre vicieux.

La justice était assurée, la trahison avait eu sa réponse.



« Il semble que je ne sois pas la première à venir questionner le marchand de vin. »

Il me fallait à présent trouver un moyen d'évasion.

Il y avait de l'eau sous la demeure, une grotte. Je pouvais en ressentir la forme, et au-delà, le passage long et étroit qui conduisait à la mer. Je suivis mes sens le long d'une série de couloirs, puis empruntai un escalier qui descendait en spirale jusqu'à une vaste cave à vin aux murs de pierre. Je trouvai un tonneau bas et large dans un coin éloigné. Une épaisse couche de poussière le recouvrait. J'en balayai une partie de la main. En mettant mon oreille contre le couvercle, je m'efforçai d'entendre le murmure lointain de l'eau.

Ce que j'entendis fut une faible et étrangement inquiétante psalmodie, un son qui me glaça le sang et fit oublier son rôle à mon cœur, qui manqua un ou deux battements.

Je suis une druidesse, ce que Vanir Shornish avait poétiquement nommé une « prêtresse de la nature », mais je n'ai aucune patience pour ceux qui donnent du « Bien » et du « Mal » pour séparer les choses qui conviennent à leurs fins de celles qui n'y conviennent pas. Il me semble que le chat des montagnes n'est pas plus mauvais que le rongeur qu'il chasse. La noble monture d'un paladin doit manger, tout comme le requin. Selon mon expérience, les gens sont sensiblement les mêmes. Ils survivront s'ils le peuvent, si toutefois ils le peuvent. Le « Bien » et le « Mal » sont des créations humaines, des mots censés excuser, expliquer et justifier. Mais en définitive, ces mots ne signifient rien de plus que « nous » et « eux ».

J'ai toujours tenu ceci pour une vérité. Mais il y avait quelque chose dans ce chant lointain, une énergie sombre, un sentiment de pesanteur froid et mortel, qui me fit assurément vaciller sur mes jambes.

Ma curiosité naturelle, sans parler de ma mission d'Éclaireuse, reprit rapidement les rênes. Je repoussai mes craintes en même temps que le couvercle du tonneau. À l'intérieur, je trouvai un long puits, ainsi qu'une échelle de corde descendant dans l'obscurité. La psalmodie se faisait plus forte à mesure que je descendais et l'obscurité laissa la place à une faible lueur. Je rampai au travers de formations rocheuses déchiquetées, suivant la lumière, le son et mon propre sens de l'eau.

Des bougies encerclaient un petit lac profond et projetaient des ombres étranges sur les visages des hommes réunis là. Je sus immédiatement de qui il s'agissait. Les Éclaireurs ont depuis longtemps entendu parler de rumeurs évoquant les Hérauts de la nuit, un culte consacré au Sombre Domaine. Ils n'avaient aucun dieu, pas dans le sens où la plupart des gens comprennent les divinités. Ils accordaient leur dévotion à la Sombre Tapisserie, les froids et profonds espaces entre les mondes. Personne de ma connaissance n'avait encore croisé ces Hérauts de la nuit, mais le symbolisme de leurs robes cérémonielles ne pouvait prêter à confusion. Les ourlets balayant le sol rocheux étaient des nuances de rose et d'or des nuages au coucher du soleil, et les couleurs des robes s'assombrissaient au niveau du genou, partant de la teinte de saphir du crépuscule pour atteindre finalement un pourpre sombre, faiblement lumineux. La capuche profonde, tirée sur chaque tête, était du noir de minuit.

Je suis certaine de n'avoir fait aucun bruit, mais l'un des Hérauts de la nuit leva la tête, brusquement, ses traits plongés dans l'ombre tournés dans ma direction.

Le changement s'empara subitement de moi, plus par instinct que par choix. Je me laissai tomber à quatre pattes tandis qu'une épaisse peau écailleuse déferlait sur mon corps. Je m'élançai vers l'avant, rapide comme un chat, me mouvant sur quatre courtes et puissantes pattes.

La psalmodie laissa la place à des cris de surprise. Les prêtres les plus proches de moi basculèrent en arrière, devenus soudain plus humains que monstres. Je glissai dans l'eau, plongeant rapidement et profondément. Le passage marin était long : la peur fit s'emballer mon cœur et raccourcit mon souffle. Mais aucune créature en ce monde, excepté peut-être les plus robustes des scarabées, n'était pourvu d'un instinct de survie plus fort que celui du crocodile. D'une manière ou d'une autre, j'étais parvenue à m'enfuir. D'une manière ou d'une autre, j'émergeai de l'eau dans un jaillissement liquide et inspirai à longues goulées l'air doux et salé.

Nager jusqu'à la terre ferme parut facile en comparaison. Je suivis le son de voix, qui s'élevaient selon le rythme monocorde d'une chanson de pêcheurs. Une demi-douzaine de paysans se tenaient debout, enfoncés jusqu'aux genoux dans l'onde déferlante, travaillant en couples pour jeter de petits filets et les ramener à eux.

Je me cabrai dans l'eau, frappant l'air de ma queue et laissant échapper un rugissement long et guttural.

Les pêcheurs lâchèrent leurs filets et s'enfuirent, abandonnant leur matériel et leurs vêtements derrière eux. Je leur donnai la chasse afin de m'assurer qu'il n'y aurait aucun témoin de ma transformation.

L'esprit du crocodile est fort et lent à se retirer. Quelques instants s'écoulèrent avant que je ne me rende compte que je courais sur deux pattes au lieu de quatre. Je revins sur mes pas jusqu'à l'endroit où les pêcheurs avaient abandonné leurs affaires et me changeai, m'habillant de la tunique et du pantalon de toile grossière qu'un des hommes avait laissés. Après avoir enterré mes vêtements de « dame Channa » dans le sable, Je laissai une pièce de monnaie en guise de paiement et prit le chemin de la ville voisine.

Jusqu'à ce que j'aie lavé mon nom de la souillure que Rees lui avait imposée, il me faudrait rester éloignée de la mer. Chiron était un port très actif : de nombreux navires à destination du nord s'y arrêtaient. Le risque que le capitaine de tout bateau que je pourrais approcher puisse avoir entendu parler de l'accusation portée contre moi était plus grand que je n'étais prête à le prendre.

C'était donc la terre ferme qui m'attendait. Une terre familière, assurément. Il y avait tout juste vingt jours, j'avais été engagée pour guider une bande d'aventuriers à travers le territoire cauchemardesque et infesté de gnolls connu sous le nom des pics d'Airain. Chaque homme et chaque femme de cette troupe, qui se trouvait sous ma protection, était mort, et j'étais... plus que légèrement contrariée.

Un sourire narquois me tordit les lèvres. Ma vieille amie Ratsheek et son clan attendaient là-bas, ce qui me convenait soudain très bien.

Justice serait faite, la trahison aurait sa réponse.

Je levai le visage vers la chaleur de midi. Cette journée me parut subitement parfaite pour marcher.